

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 27 (1963)
Heft: 107-108

Artikel: Le parler de Chabag
Autor: Borodina, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-399322>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PARLER DE CHABAG

Entre 1822 et 1940 il y a eu à Chabag (d'abord Russie, puis Roumanie) une colonie des émigrés suisses, originaires du canton de Vaud. Le nombre de ces réfugiés atteignait un millier d'hommes. Au début, la colonie ne se composait que de personnes parlant français, mais à partir de la deuxième moitié du XIX^e s., on y trouvait aussi des colons de langue allemande.

Actuellement le village de Chabag est situé en U.R.S.S., dans la région d'Odessa, à 7 km au sud de la ville de Bielgorod-Dniestrovsky (anciens noms : Akkermann et Cetatea alba).

C'était l'empereur russe Alexandre I^{er} qui avait fait appel aux Suisses en leur demandant de développer dans cette région la culture de la vigne. A l'origine de cette idée il y a eu une influence du précepteur du jeune tsar, l'influence de Frédéric-César de la Harpe, originaire lui-même de la ville de Vevey (canton de Vaud). Le village auquel appartenait la colonie avait été, à l'origine, un village turc, d'où l'étymologie turque du toponyme Chabag : *asa* = *abag* « les jardins inférieurs » (par rapport aux jardins de la ville d'Akkermann, situés plus haut)¹.

Ces quelques mots concernant l'histoire de la colonie en question démontrent déjà que ce groupe de colons est resté plus d'un siècle isolé du développement général de la langue française ; disons de plus qu'au XX^e siècle, et peut-être avant, beaucoup d'habitants de Chabag parlaient quatre langues — le russe, le français, l'allemand et le roumain — quelques-uns y adjoignaient encore la connaissance de l'ukrainien et du moldave.

On sait quel intérêt présente pour le linguiste, et le dialectologue surtout, l'étude des îlots, isolés de l'ensemble du développement d'une langue.

1. V. l'histoire de cette colonie dans A. Anselme, *Colonie Suisse de Chabag*, Akkermann, 1925 ; M. Bugnon, *La Bessarabie ancienne et moderne*, Lausanne-Odessa, 1846 ; L. Gander, *Colonie Vaudoise de Chabag*, Lausanne, 1908 ; И. Н. Батюшков, Бессарабия. Историческое (-) сание. СПб., 1892.

Ces îlots sont intéressants d'une part parce que leur langue charrie nombre d'archaïsmes et de dialectismes, d'autre part, parce qu'elle est soumise à l'influence de différents « substrats » et « adstrats » qui participent à la formation de parlers et qui pénètrent les différentes formes et mots. Suivant l'expression, très spirituelle, du prof. V. M. Girmounski, ces îlots forment comme une sorte de « laboratoire expérimental linguistique ». Un tel laboratoire permet d'établir la nature des parlers modernes qui, eux, ne sont nullement dus uniquement au développement de la langue-mère (Stamm-baumthéorie). Bien au contraire, ces parlers résultent des influences réciproques de la langue-mère et de l'entourage linguistique, ce processus s'étendant sur des périodes différentes et durant un laps de temps assez long¹. Notons en marge que l'application de cette théorie n'est pas réservée uniquement à l'étude des parlers isolés au milieu d'un entourage linguistique étranger, mais que l'on peut s'en inspirer lors de l'étude de tout dialecte ou parler.

*
* *

De nos jours, il ne reste à Chabag que quelques personnes provenant de l'ancienne colonie, mais les mariages mixtes ont fait que même ces personnes ont déjà abandonné leurs traditions linguistiques. Il ne reste qu'une seule famille dont les membres parlent quelquefois, entre eux, en français². Les matériaux qui montrent les traits particuliers de leur langue et qui sont exposés ci-dessous ont été recueillis au cours des années 1958-1960. Ces matériaux sont bien minces, toutefois nous ne pensons pas que l'on puisse trouver autre chose, — les matériaux donnés ci-dessous épuisent à peu près les restes qui survivent de nos jours. Il ne nous reste qu'à regretter qu'une étude de ce parler original n'ait été entreprise plus tôt, lors de la résidence de la colonie à Chabag³, car aujourd'hui les anciens colons sont

1. В. М. Жирмунский, Проблемы колониальной диалектологии, « Язык и литература » т. III, Сборник в честь Н. Я. Марра, Ленинград, 1929, idem : *Sprachgeschichte und Siedlungsmundarten* ; Romanisch-Germanische Monatsschrift, 1930 ; idem : « Восточные средне-немецкие говоры и проблема сменения диалектов » — « Язык и мышление », М.-Л. 1936 et les autres articles du même auteur.

2. C'est la famille Dogny qui se compose de trois personnes adultes et un enfant : Cécile et Alfred Dogny, âgés de 53 et de 54 ans, la fille de Cécile, Alice Besson, âgée de 33 ans et son enfant, la jeune Violette Besson (4 ans).

3. Notons, toutefois, un article mi-historique, mi-linguistique de O. Dulamangiu, *La population et le langage de Chabag*, Arhiva, 1939, nos 1-2, p. 127-138. Ci-dessous nous allons nous référer plusieurs fois à cette étude, que nous citons d'après une copie.

dispersés dans différents pays, et, de ce fait, l'étude de ce parler n'est plus accessible aux dialectologues.

Nous exposerons d'abord les faits lexicaux, puis les faits phonétiques.

En étudiant le vocabulaire, nous délimitons les emprunts, les archaïsmes, les dialectismes et les différents traits régionaux.

1) LES EMPRUNTS.

La plupart des emprunts ont été faits au russe. En parlant français, les colons ont souvent recours aux mots russes qu'ils semblent employer volontiers. Parmi ces emprunts distinguons les russicisms, employés continuellement, et qui présentent de véritables emprunts. et d'autres, qui ne sont que des russicisms occasionnels, employés lorsque le chabien, ne trouvant pas assez rapidement ou ignorant le mot français, a consciemment recours au mot russe. Citons quelques russicisms employés d'une façon constante :

on a changé 'le grafik', c'est-à-dire « horaire » ;

quand nous étions au 'kino' ..., c'est-à-dire « cinéma » ;

tout de suite je lui ferais 'le kas' — le mot russe kaša désigne un plat spécifiquement russe ; en russe c'est un nom de genre féminin ; on peut se demander, pourquoi ce mot a-t-il passé du genre féminin au masculin ?

na le thé ; la particule russe na équivaut, à peu près, à « tiens ! » français ;

'hvatit' travailler ; hvatit s'emploie au lieu de l'expression française équivalente « assez de + infinitif ».

donne-moi 'le vedro' ; le mot russe vedro a tout d'abord été emprunté en tant que mesure de capacité : un vedro (seau) = 12,3 litres. Pour indiquer la capacité d'un tonneau on disait (et on dit encore) : un tonneau de mille védros, de 500 védros, de 100 védros, etc.

Mes informateurs connaissaient le mot français « seau », mais, d'après Cécile, beaucoup de colons l'auraient ignoré.

Parmi les russicisms, employés le plus souvent, citons les termes indiquant la parenté ; on dira, par exemple, il y a ici *'moj dedouška'* « mon grand-père » ; *voilà notre 'baba' qui vient (baba « grand-mère » ; peut-être du roumain babă ?).*

Dans ces cas isolés, on observe qu'en parlant russe, les colons emploient les mots empruntés au français. Ainsi, s'adressant à Violette, sa petite fille âgée de deux ans, Cécile dira en russe *'ha tede oursika'*, c'est-à-dire « prends

le petit ours » ; *oursik* est l'emprunt du français *ours* avec un suffixe diminutif russe.

Le mot français *fil*s figure également dans la langue russe parlée par les habitants de Chabag sous la forme *Fisja*, nom propre masculin. Les colons prononçaient *fil*s avec un *i* long et *f* et *s* palatalisés. Dans les familles on disait, en parlant de l'aîné, *mon fil*s, d'où était sorti tout d'abord le surnom de *Fis' ka* (avec le suffixe diminutif russe *-k-*), par exemple, *Fis' ka le roux*. Le surnom de *Fis' ka* s'était étendu aux autres fils. Il était ressenti comme un nom propre, d'où la nouvelle formation de « *Fisja* » (*Fisja Mielville*, p. ex.). Même les personnes, parlant bien français, emploient ce mot comme un nom propre et ignorent qu'il remonte à un ancien surnom, formé du mot français *fil*s. Ainsi, p. ex., font les professeurs de français qui enseignent dans les écoles de Chabag et parmi lesquels beaucoup ont fait leurs études dans les Instituts des Langues Étrangères de l'U.R.S.S.

Les personnes dont nous avons observé le parler, introduisent les mots français dans leur langue russe, surtout lorsqu'ils s'adressent à la petite Violette ; il se peut qu'ils considèrent cette façon de procéder comme un moyen d'apprendre le français à l'enfant. Violette en a l'habitude et répond de la même façon. Lorsque sa grand-mère lui demande en russe si elle voudrait du pain, Violette dit : « *net* (= non) *pain* ».

Certains mots, employés dans le parler français des habitants de Chabag, sont des emprunts, faits aux autres langues. Ainsi on a emprunté à l'ukrainien le mot *bodilla* (par l'intermédiaire de la langue russe), prononcé [*bodylja*], qui désigne dans sa langue d'origine les tiges sèches du maïs, de la vigne et d'autres plantes, mais, dans le parler de Chabag, ce mot a subi une restriction de sens et ne désigne que les tiges du maïs. Ce mot est employé depuis très longtemps par les colons. On m'a plusieurs fois cité la phrase, employée, paraît-il, souvent autrefois : « *Va, apporte les bodillas pour chasser les vaches dans les prés* ». Les colons savent que *bodilla* n'est pas un mot français, mais quand on leur demande comment dire en français « les tiges de maïs », ils réfléchissent longtemps avant de répondre [*lə ti*] ou [*lə ti* : ʒ] *de maïs*.

On note de même les emprunts, faits au roumain : ainsi la *battature* « cor au pied » remonte au roumain *bătătură* ayant la même signification ; il se peut qu'à l'expression roumaine *ași bate joc* « se moquer de quelqu'un » remonte *nous barzakō*, ayant le sens de « nous babillons », « nous parlons » (avec la nuance : « nous parlons en plaisantant quelqu'un ») ; *saper* (les vignes) remonte évidemment au roumain *sapă*.

Le terme de [*legerfas*] « grand tonneau » a été sans doute emprunté à l'allemand.

2) LES ARCHAÏSMES.

a) Dans la langue parlée on emploie ici les formes *septante* et *nonante*, mais on connaît aussi les formes *soixante-dix* et *quatre-vingt-dix*, ressenties comme formes littéraires. Notons que, d'après les données de l'*ALF* de Gilliéron, cartes 1240 et 1114, les formes *septante* et *nonante* sont employées en Wallonie, en Lorraine et dans les parlers franco-provençaux, tandis que *octante*, en usage dans l'ancien français, est actuellement employé sur un territoire sensiblement plus restreint. Nos colons ne semblent pas avoir employé *octante*. Pour quatre-vingts ils disaient *huitante*, très répandu, même de nos jours, en Suisse romande.

b) *Je suis fatiguée un petit*, où *un petit* = « un peu », d'ailleurs bien connu aussi en Suisse romande, de même qu'aux parlers de l'Ouest.

c) *La langue oubliée de lei* (*lei* = d'elle).

3) LES TRAITS RÉGIONAUX ET D'AUTRES TRAITS PARTICULIERS (DANS L'ORDRE ALPHABÉTIQUE).

[*afoti*] « fatigué » (cf. *afoti* chez Dulamangiu);

dégueniller « déchirer, rompre » ; *il est tout déguenillé* — *il est en guenilles*.
Notons un cas curieux d'étymologie populaire : les Chabiens font dériver ce mot du mot russe [*gnil*] « pourriture » ;

la grillotte « cerise » dans le contexte « *les grillottes sont aigrettes, on en a fait la confiture* ». On n'emploie le mot « cerises » que pour désigner les bigarreaux ;

le plumon « lit de plumes » ;

la potte « la mine, l'air » ; *faire la potte* « minauder, faire des manières » ;

le pas de porte (NB. — sans article) « le seuil. » Cf. *ALLy* 695 « le seuil, le pas de la porte »¹ ;

le sel « un baquet, une bassine. » Cf. dans *ALLy* 636 « le trépied ». Le trépied sur lequel on pose la lessiveuse figure dans certaines localités sous le nom de *sel* (15), *sal* (7,2). Nous avons ici peut-être une déviation de sens ;

1. *ALLy*, *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*, p. p. P. Gardette, t. I-III. Lyon, Institut de linguistique romane, 1950-1956.

le souleur « un ivrogne, un soulard, » du mot *saoul*, formé, peut-être, par analogie avec le mot *buveur* ?

le suçon « un porcelet, goret, cochon de lait. » Chez Dulamangiu : *portze* ;

le tablar (*pour la vaisselle*) : un rayon suspendu au mur. Cf. chez Dulamangiu *la tablare* au sens de « planchette, étagère » ;

le tatipotz « le sot, le bête. »

Pour un jardin potager on dit « le jardin » ; pour un jardin on dit « la vigne »¹.

Grâce aux données fournies par Dulamangiu, j'ai pu faire revivre dans le souvenir des colons quelques traits lexicaux dialectaux :

britzé (s'emploie en parlant du lait) « le lait caillé » ;

gouverner le bétail « soigner les bêtes » ;

koter la porte « fermer la porte » ;

la léché « le fourrage » ; *donner la léché au bétail* ;

la patez « un torchon de cuisine » ; chez Dulamangiu : *la pate d'ezj* ;

prâdr on tjoł « se griser, se saouler » ;

le tavan « le taon » [*tā*] < lat. TABANUS ;

la tin « une cuve ».

Chez Dulamangiu on trouve encore quelques autres mots que mes informateurs semblent ignorer : [*s'akamale*] « s'embrouiller, *bue* « garçon » (ALF 624 *le bueb*, de l'allemand '*der Bube*'), *dépatanallé* « mal vêtu, vêtu négligemment », [*emöder*] « commencer, » [*gadez*] « choses peu vraisemblables » (un emprunt fait au russe [*gadost'*] ?), [*on vè lus*] « un vin trouble » ; *raclée* — *volée* ; *donner on racle* « donner des coups à quelqu'un » ; [*la wartz*] « la boue. »

L'occupation principale des habitants de la colonie de Chabag étant la viticulture, on pouvait supposer que c'est justement dans les mots se rapportant à la vigne que l'on trouverait le plus d'archaïsmes et de traits dialectaux. Pour relever ces mots j'ai fait circuler un questionnaire, se composant de 38 questions, d'après le questionnaire de l'ALLY, t. 1, cartes 186-224. On trouvera ci-dessous un aperçu des résultats de cette enquête² ;

1. Dans la langue russe de Chabag on dit également [*ogorod*] (ce qui signifie « jardin potager ») pour dire « la vigne ».

2. V. la documentation complète dans mon article **Les termes de viticulture dans le parler de Chabag**, Limbă și literatură moldovenească, Kișineu, 1962, N 2.

1) Dans la famille dont j'ai étudié la langue, ce sont les femmes qui ont le mieux conservé la tradition de la langue française ; pourtant c'est Alfred qui nous a cité le plus de termes spéciaux et ceci ne devrait pas nous étonner, car il a, depuis son enfance, travaillé dans les vignobles.

2) Dans les réponses à nos questions nous avons pu relever beaucoup de mots régionaux, attestés également par les cartes de l'ALLy. Ainsi, dans les cartes 188 *chapon* « une bouture de vigne », 189 [*barbwē*], [*barwa*] « un plant raciné », 191 [*bute*] « tasser (la terre autour du plant) », 194 *un rang* « une rangée de ceps », 200 [*debute*] « déchausser (les ceps) », 224 *il balance* — « il titube ». *Chapon* et [*barbwē*] se retrouvent passim sur les cartes correspondantes de l'ALLy ; *bouter* dans le point 7, à côté de *naji* ; *rang* dans 70 et 63, *débouter* dans 3 à côté de *amàrdé*, *il balance* dans 11, 52, 63 et 64.

Dans les réponses à sept questions, on emploie, aussi bien ici qu'en France, les mots de la langue littéraire : *sarment*, *tonnelet*, *bouteille*, *pressoir*, *presser*, *vendanger*, *vendangeur*.

4) Il y a deux cas où les Français emploient les termes régionaux, tandis que les colons ont recours aux mots de la langue littéraire ; ainsi, pour les cartes 192 « échalas » et 214 « l'eau-de-vie ». Pour la carte 220 « le chantier, » on emploie à Chabag le mot *cadastre*, mais le sens de ce mot a subi une modification.

5) Les habitants de Chabag font des emprunts au russe : [*vedro*] « seau », [*tsybug*] « sarment coupé », [*hazman*] « le petit porteur », [*terpi*] (« *tarpa* » russe), au sens de « hotte » ou « benon », [*čikma*] « la serpette à tailler la vigne ¹ », *cylindre* = un appareil spécial qui ressemble à un grand hache-viande en bois ². Dans quantité de cas un emprunt a été déterminé par le changement intervenu dans l'emploi d'un objet. Ainsi la « serpette » désigne en français un couteau dont la forme rappelle une faucille à manche droit, tandis que le mot russe [*čikma*] désigne une petite *scie*, dont le manche en bois est courbé pour que la main se fatigue moins en coupant les grappes ; [*terpl*] — ce sont des paniers, faits en planches très minces, de bois de pin ; la forme de ces paniers rappelle les hottes, qui sont, elles, des paniers tressés en saule ; les uns et les autres ont la même capacité qui

1. D'après les données de l'Atlas linguistique moldave (en manuscrit), ce mot se rencontre dans un parler moldave dans le sens de *scie* ; il a, d'ailleurs, une étymologie turque.

2. Voir les dessins et les photos reproduisant quelques-uns de ces objets, entre autres *čikma*, *terpi* et *cylindre*, dans mon article cité ci-dessus.

va jusqu'à 50 kg. De nos jours, ces paniers ne servent plus à transporter du raisin, on y met du céleri et d'autres légumes en saumure. Quant au mot « cylindre », il figure dans la réponse à la question 210 « *fouler (la cuve)* ». Cette réponse dit : *fouler le raisin dans les cylindres*. En réalité le mot *fouler* se rapporte à un autre processus de fabrication du vin. Il paraît intéressant à noter que nos témoins semblent avoir oublié le sens fondamental du mot *fouler* = « piétiner ».

*
* *

Passons à un examen des traits phonétiques.

I. [e] très fermé, souvent légèrement diphtongué. Cet [e] se rencontre dans des cas suivants :

1) *e* fermé < *a* latin, quelquefois à proximité de *j* ou de *n*. Délimitons trois cas différents :

a) *e* < *a* tonique en syllabe ouverte et au milieu du mot : *père*, *mère*, *frère*, *grand-père*, *grand-mère*. De même lorsque *e* se trouve à la fin du mot – *dîner*, *manger*, *vendanger* ; *e* final est alors tellement fermé que l'on entend souvent prononcer *i* : [dini], [māzi] pour *dîner*, *manger*.

b) *e* long et légèrement diphtongué, en syllabe tonique ou atone < *a* + *j*. Ainsi, en syllabe tonique : *laisse* < LAXAT, *graisse* < *CRASSIAM, *faire* < FACERE; en syllabe atone : *maison* < MANSIONEM, *laisser* < LAXARE.

c) *ē* < *a* + *n* : *semaine* < SEPTIMANA, *fontaine* < FONTANA.

Un *e* très fermé de même qu'un *e* diphtongué présentent une des premières étapes du développement du *a* latin. A propos de *a* > *e*, v. chez Bourciez ¹, à propos de *a* + *j*, v. chez Fouché, ² à propos de *a* + *n*, chez Bourciez ³ et chez Fouché ⁴.

On sait que c'est seulement la 4^e édition du dictionnaire de l'Académie (1762) qui a définitivement admis *e* ouvert dans les mots du type *père*, *mère*, où on prononçait jusque là *père*, *mère*. Donc, on ne saurait envisager cet *e* fermé prononcé dans ce cas, comme un fait spécifiquement dialectal, mais comme un fait archaïque ; d'ailleurs, d'après les données des diffé-

1. E. Bourciez, *Précis de phonétique historique française*. Paris, Klincksieck, 1958, p. 36.

2. P. Fouché, *Phonétique historique du français*, vol. II. Les voyelles, Paris, Klincksieck, p. 363-364.

3. E. Bourciez, *op. cit.*, p. 44.

4. P. Fouché, *ob. cit.*, p. 375.

rents atlas linguistiques français cet *e* persiste jusqu'à nos jours dans les zones périphériques.

Néanmoins, il est possible que la tendance à la diphtongaison, manifestée par [e] pourrait être expliquée également par les tendances vers une nouvelle diphtongaison, tendances manifestées par les dialectes de l'Est. Ainsi, Ch. Bruneau pense qu'en étudiant les parlers modernes de la Champagne, on pourrait reconstruire le processus de diphtongaison dans son ensemble en commençant par les faits qui remontent à la période gallo-romane ¹.

2) *e* fermé provient de ě [: BESTIAM > *besta > bête, TESTAM > tête, FESTAM > fête, MET IPSIMUM > même, FENESTRAM > fenêtre, AD-PRESSUM > après, RESTARE > rester. De même dans *poussette*, *pelle* et autres mots.

Dans ce groupe de mots, la diphtongaison et la fermeture de *e* sont très nettes et prononcées toujours. Parfois les colons ne comprennent même pas l'interlocuteur qui prononce un mot avec un *e* ouvert. J'ai demandé une fois à mes informateurs : *Vous avez une grande fête demain ?* — Ils ne comprenaient pas. Alors j'ai dit : *Vous avez une grande faite demain ?* — Ah, oui, une faite était la réponse.

Je ne pense pas que ce trait devrait être considéré comme un fait archaïque ; [e] étant passé à [ɛ] depuis la période de l'ancien français, il s'agirait ici, plutôt, d'un dialectisme, propre à cette colonie et à quelques patois français. La documentation réunie par l'ALF confirme ce raisonnement ².

3) ě] dans AD RETRO > *arrière*, *dixième*, etc. Il se peut que le phonème [e] très fermé dans ce cas soit un trait archaïque.

II. La conservation de *l* mouillé. A côté du phonème [e] fermé, *l* mouillé est un des traits les plus typiques de la langue de nos témoins, ce trait s'étendant à tous les mots sans exception ³. Ainsi dans : *l'oreille*, *l'œil*, *il a sommeil*, *une bouteille*, *cuillère*, *ma fille*, *le travail*, *je travaille*, *travailler*, *ma famille*, *corbeille*, *tranquille* et autres. On sait que le passage de λ > j, commencé au milieu du XVII^e s., se termine au commencement du

1. Ch. Bruneau, *La diphtongaison des voyelles françaises*. Zeitschrift für romanische Philologie, t. 57, 1937, p. 170-192.

2. V. Avec plus de détails, M. A. Borodina, *Phonétique historique du français (avec éléments de dialectologie)*. Leningrad, 1961, p. 76.

3. [λ] ne manque que rarement même quand on fixe l'attention sur la façon de prononcer.

xix^e s. (v. p. ex. Bourciez, *op. cit.*, p. 185). *L* mouillé ne survit que dans quelques régions de la Gascogne, à l'Ouest, à l'Est de la France, en Suisse ; cette façon de prononcer ne forme que des îlots isolés.

III. Un trait typique est l'ouverture de *o* nasal qui passe à *a* nasal dans les mots *maison*, *chapon*, *bouton*, *bourgeons*, *bouchon*, *cochon*, *bâton*, *on*, *mon*, *ils vont*, *ils ont*, *ils font* et maints autres.

Ce trait se retrouve dans quelques dialectes français — v. chez Fouché (*op. cit.*) et également dans *ALF* dans les cartes suivantes :

90 « quand on a soif » ; on voit à la place de $\bar{\epsilon}$ apparaître $\bar{a}$ dans quelques localités du Sud-Ouest et de l'Est.

93 « quand elles ont » : $\bar{a}$ ou $\bar{a}$ est diffusé sur une large zone du Sud-Ouest et aussi en Suisse.

166 « bouton » : en Suisse dans les localités 61 et 63 on prononce $\bar{a}$ à la place de $\bar{\epsilon}$.

80 s « une maison » : à la place de $\bar{\epsilon}$ par endroits, on trouve la prononciation $\bar{a}$ dans l'Est, le Sud et l'Ouest ; en Suisse $\bar{a}$ dans les localités 969 et 71.

IV. Dans la prononciation, *h* germanique s'est conservé à l'initiale dans *haut*, *hideuse*, *hasard*, *hennir*, *hurler*, *héroïne*, *héroïsme*. On sait que ce *h* ne se prononçait plus au xvi^e s., mais ce phonème se conserve jusqu'à nos jours dans l'Ouest (la Normandie), dans le Sud-Ouest et dans l'Est (la Lorraine) ; v. *ALF* 685 « haut ».

V. Varia. On notera aussi différents autres faits, par ex. l'assourdissement des consonnes sourdes dans des positions différentes (ce fait est d'ailleurs typique pour la Suisse) : « je vais » [$\dot{s}$ *fe*], « manger » [*mā* : $\dot{s}$ e], « rouge » [*ruš*], « neige » [*n* ϵ : $\dot{s}$]; la réduction de *r* final : [*o rəwa*] « au revoir », [*parti*] « partir », [*prɛsɔwa*] pour « pressoir » ; une demi-nasalisation : [*al̥*] « allons », [*grāmɛ* : *r*] « grand-mère » ; une délabialisation : [*fime*] « fumer », [$\bar{\epsilon}$] « un », [*zen*] « jeune », etc. Dans les mots *bâtisse*, *bâton*, *baquet* s'entend un *a* très postérieur et très ouvert, dans *rôder* un *o* très postérieur et très ouvert.

Si on considère le parler des colons dans son ensemble, on note une réduction de mots très prononcée, l'influence de l'intonation russe, une intensité d'articulation moindre que dans la langue littéraire, « *a* » moyen russe. Il se peut que la persistance des voyelles diphtonguées et de « *l* » mouillé soit due à l'existence de ces faits dans la langue russe.

En empruntant les mots étrangers, les Chabiens ont également adopté lessons que le système phonématique du français ignore. Ainsi, par exemple, [č] — [čikma] et [y] [tzybug], [bodylja] ; le dernier en tant qu'indice du pluriel — les [hazmany].

*
* *

Pour conclure, nous voulons dire que les immigrants suisses ne semblent pas avoir parlé un dialecte pur ; ils ont, probablement, parlé la langue française, légèrement teintée de traits particuliers propres à la Suisse romande, et où les dialectismes et les archaïsmes ne paraissaient que rarement. Toutefois, il se peut que tout en parlant habituellement le français plus ou moins littéraire, les premiers colons aient connu également le dialecte de leur pays natal.

M. BORODINA.